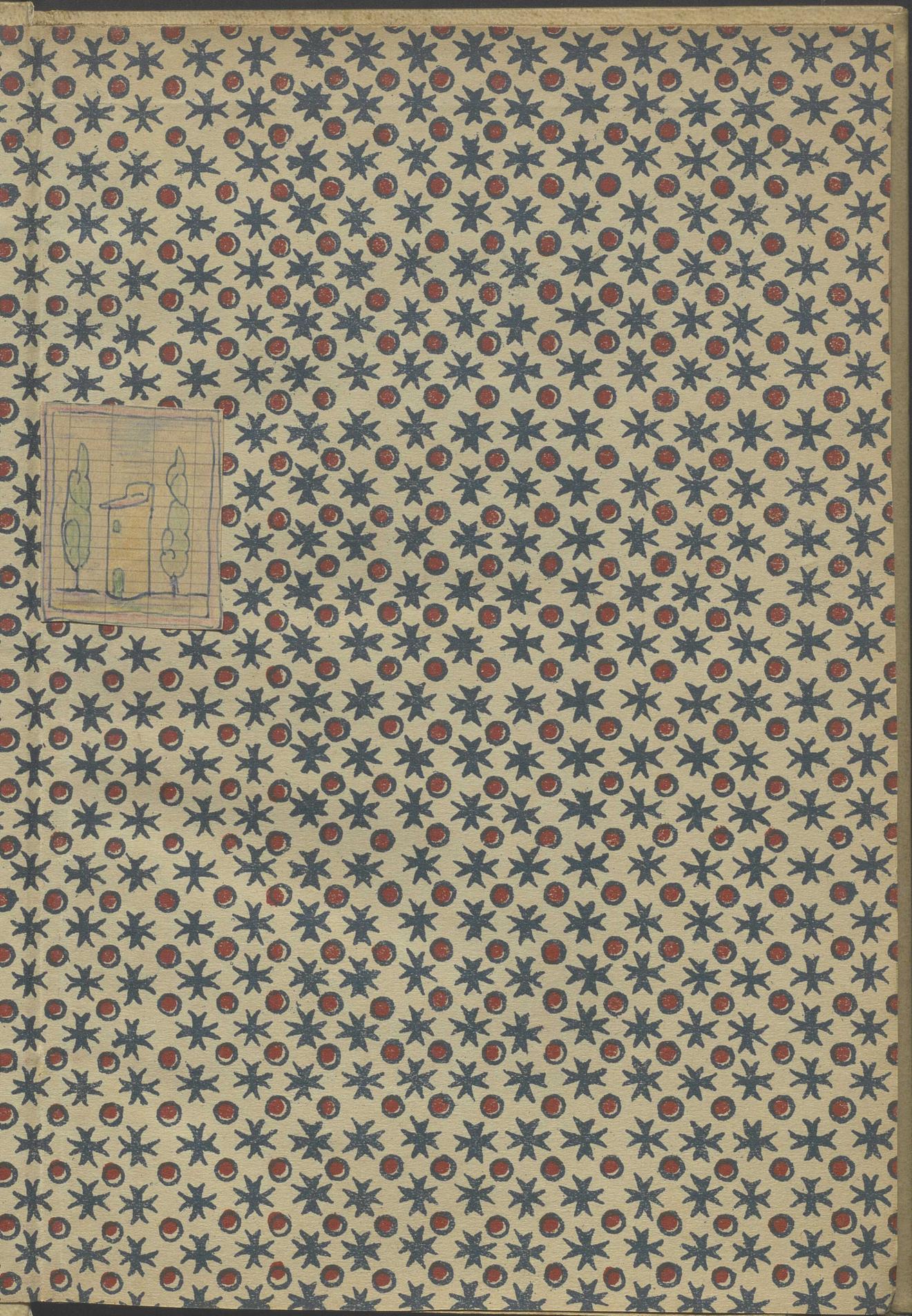


B.U. NICE-LETTRES

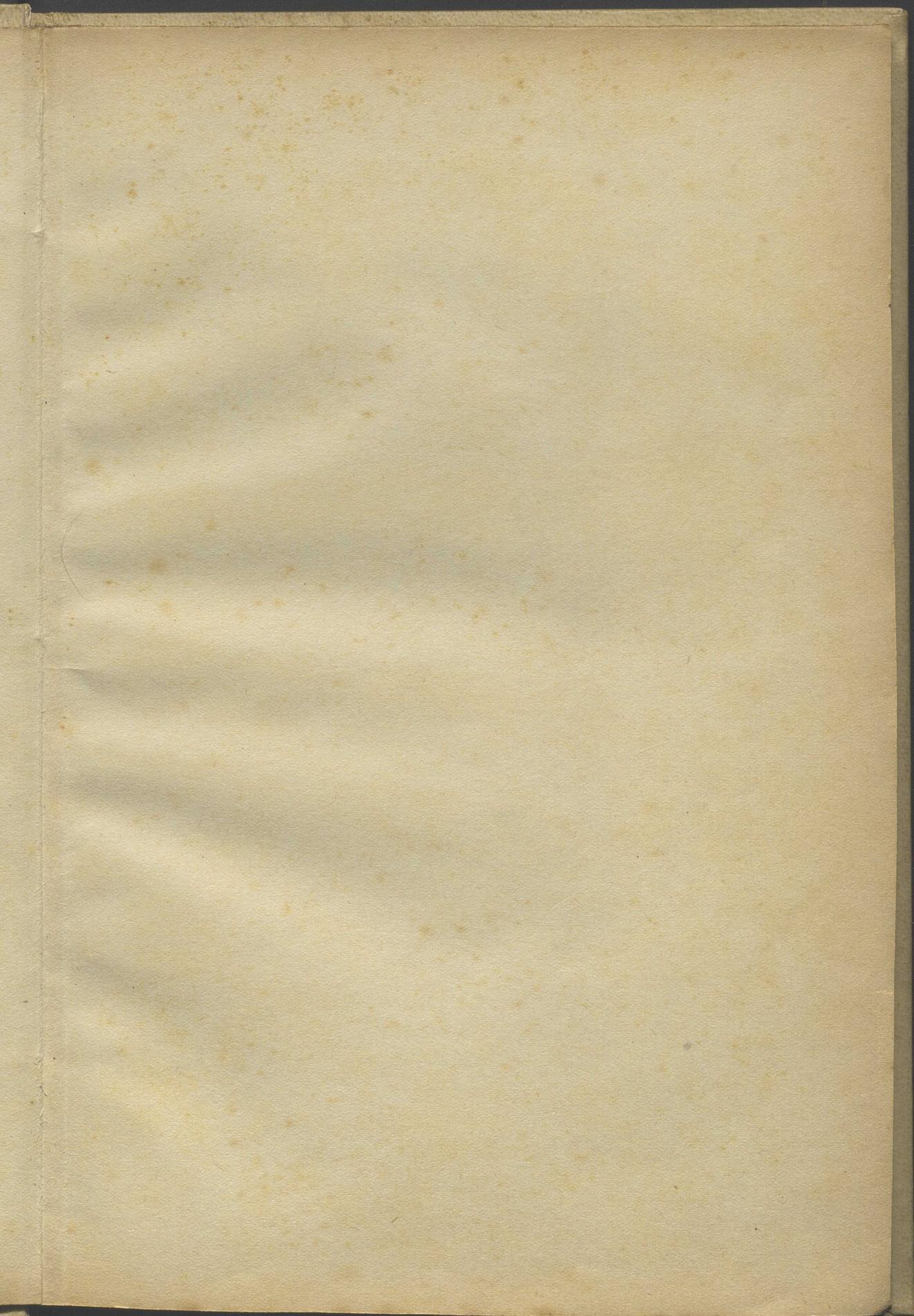
D 092 2092116

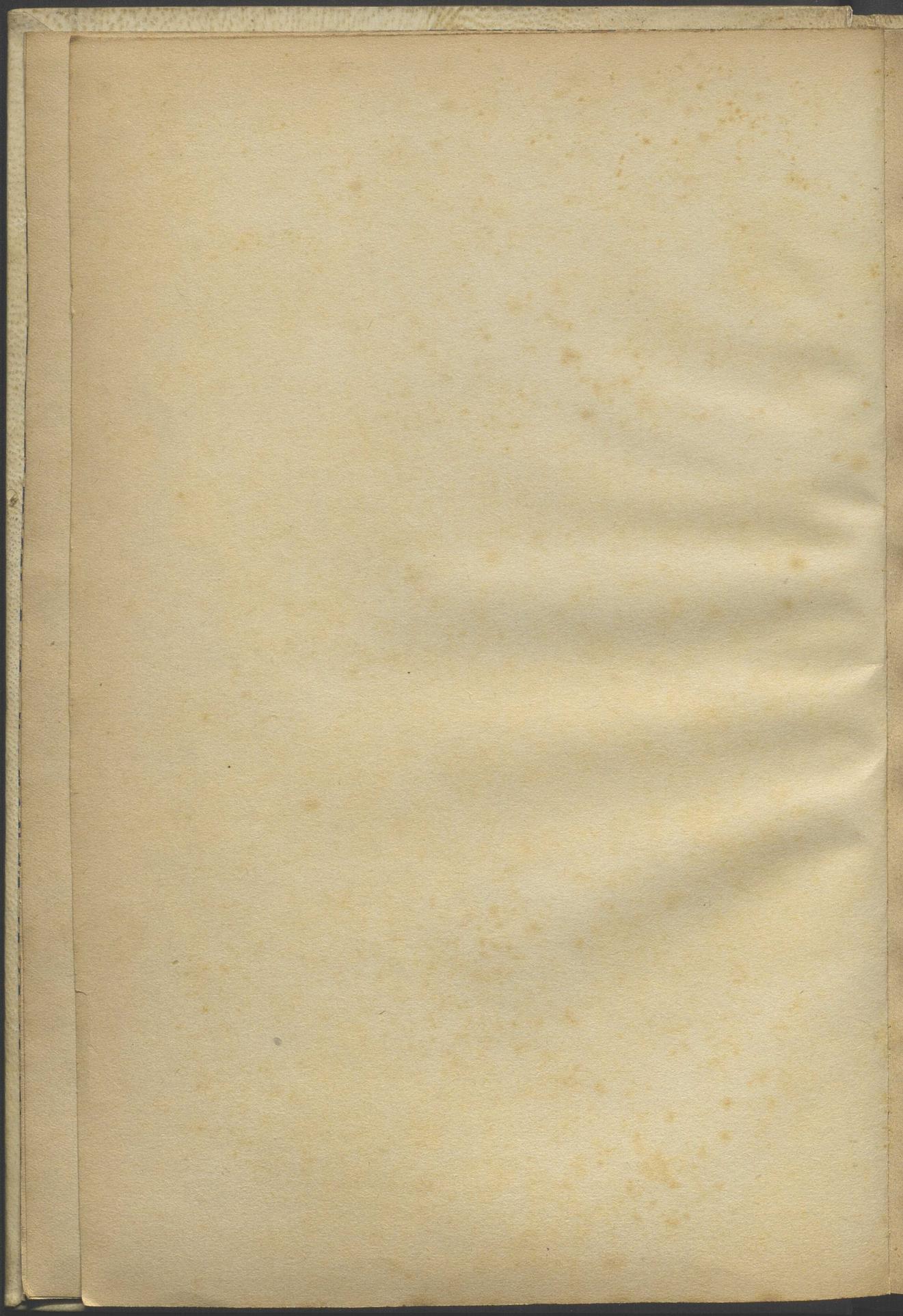
de Lourmarin





Henri





LES TERRASSES DE LOURMARIN - IX

HENRI BOSCO
NOEL VESPER

LES POÈTES

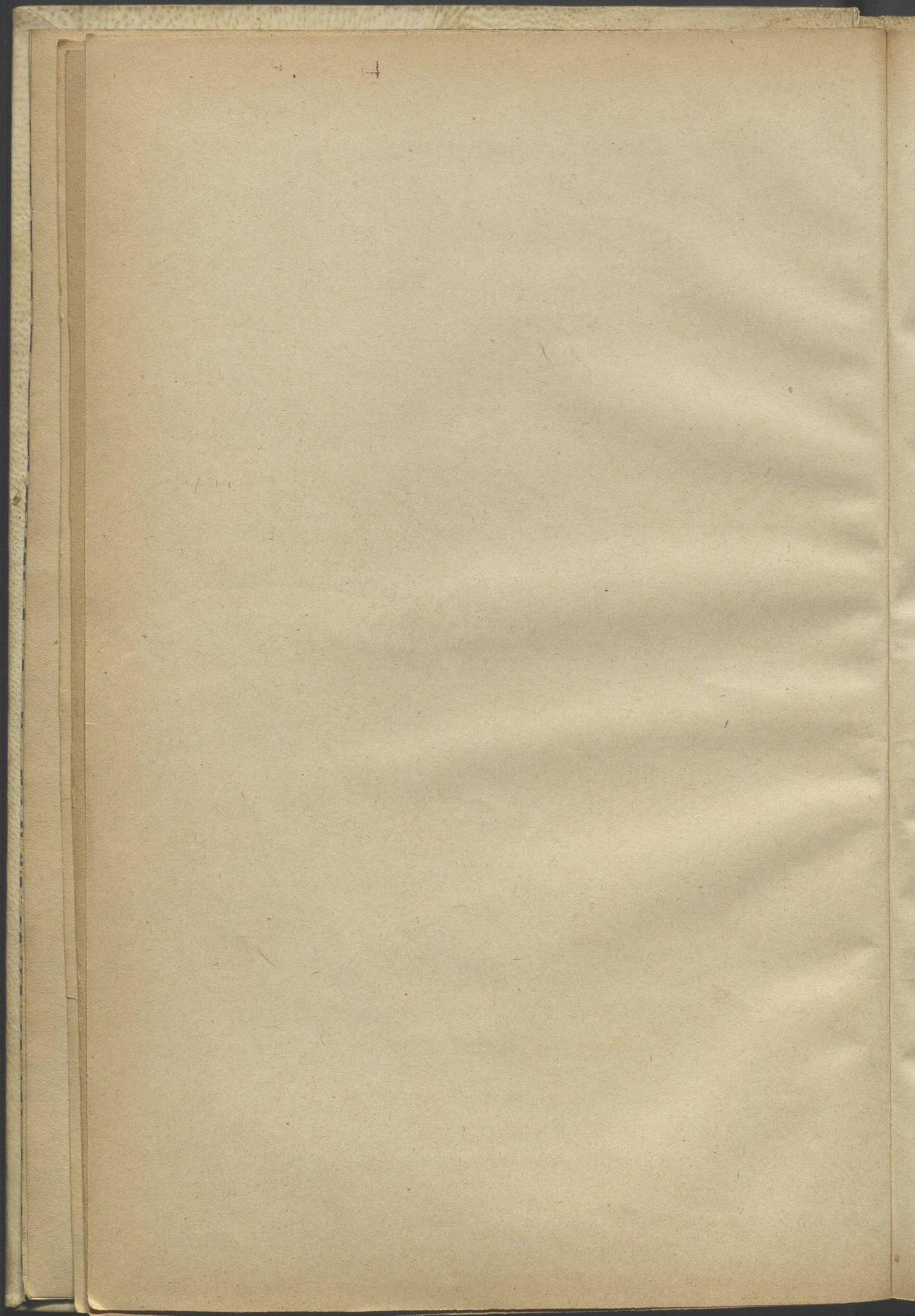
A la mémoire de R. LAURENT-VIBERT

LYON

IMPRIMERIE DES « TERRASSES »

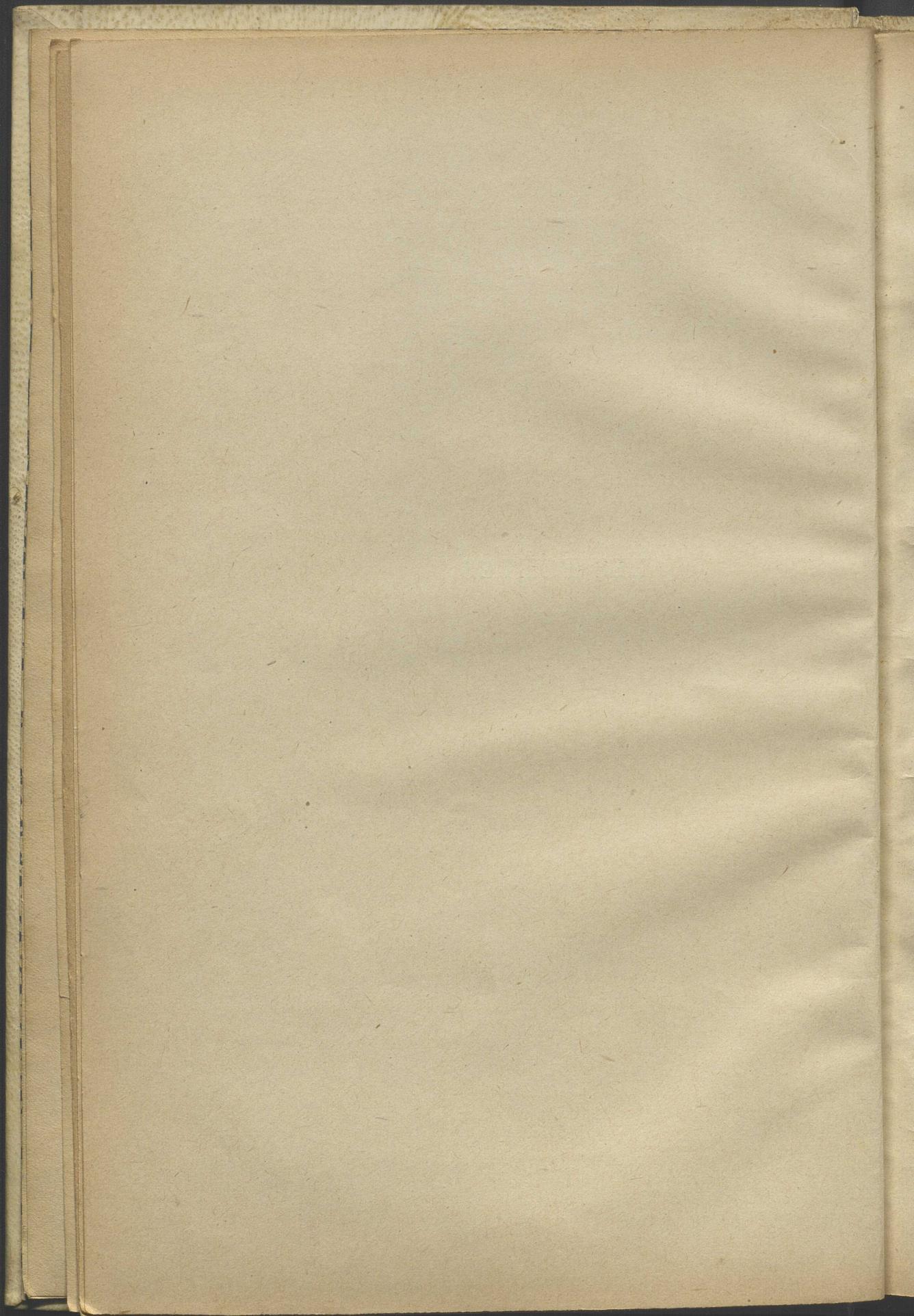
Rue Davout, 3

1925



H. M. B.

LES POÈTES



HENRI BOSCO
NOEL VESPER

BHB
3530

LES POÈTES



LYON

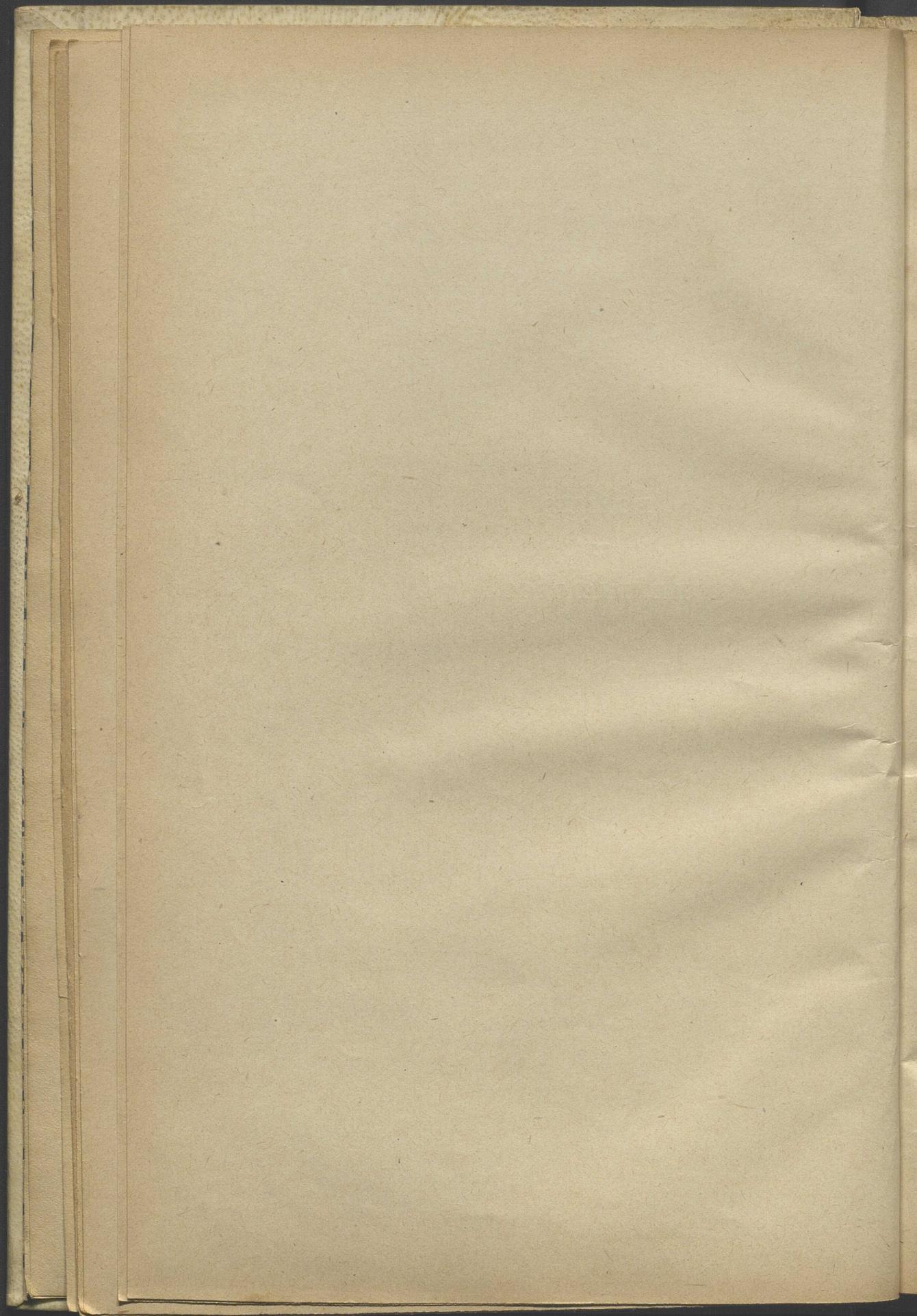
IMPRIMERIE DES « TERRASSES »

Rue Davout, 3

1925

24663-23.B

POÈMES
DE
HENRI BOSCO



OFFRANDE

A la mémoire de Charles Martel.

Je consacre à ton âme un vêtement de laine,
Maintenant qu'elle va, plus frêle que son corps,
Trembler à tous les vents qui soufflent chez les Morts,
Loin des chaudes maisons de la tendresse humaine.

Nous avons, l'un à l'aube et l'autre vers le soir,
Aimé tes yeux trempés dans la haute lumière.
C'est ainsi que j'ai fait pour tous cette prière,
Sûr que le Batelier du Fleuve sans espoir

Emportera là-bas, vers ton Ombre pensive
Devant le grand silence et l'immobilité,
Par pitié de nos cœurs, à la fin de l'été,
Ce Poème d'adieu qui vient de l'autre rive.

ODELETTE DU RÊVE

La maison que je rêve est si loin de mon âme
Pleine de quiétude et d'isolement pur,
Sous un platane immense, au bord d'une colline
Qui bleuirait au vent d'hiver.

J'aurais pour m'y cacher au milieu des vieux livres,
Une chambre pleine de reliures d'or,
Avec un clavecin et d'anciennes estampes
Qui vieilliraient sous le soleil.

J'allumerais, l'hiver, quand dehors le vent hurle,
Une lampe de chaleur douce et de bonheur,
Et je lirais les vieux Poètes en décembre,
Près d'un grand feu de chêne-vert.

Mais j'aurais pour l'été, le printemps et l'automne,
Une terrasse d'ombre et de pur souvenir,
Et la pergola claire et, sous la vigne rouge,
L'aube divine de la mer.

Sans doute tout ceci n'est qu'un rêve sans portes,
Mais je ne sais rien de plus doux qu'un pur espoir,
Quand la lune nouvelle, âme infiniment tendre,
Tombe silencieusement

Dans le bleu de la mer mystérieuse et grave,
Comme pour emporter vers un monde inconnu
Mon amour du silence et peut-être ma vie
Où les Nymphes dansent encore.

ODELETTE DU THYM ET DE L'AMOUR

Te souviens-tu, mon cœur, de ce matin
Où nous mangeâmes des olives vertes,
A la campagne, dans le thym,
Quand cette auberge était ouverte
Sous les platanes du chemin ?
Qu'elle était fraîche l'eau du puits sur l'anisette,
O parfum de la table ! et devant la maison
Il y avait une charrette.
C'était une bonne saison.
La femme qui pilait dans un mortier de cuivre
De l'ail mêlé à du cerfeuil,
Avait l'air de veiller à la douceur de vivre
Sous la vigne du seuil.
L'on voyait flotter les fils de la Vierge,

Le chemin léger passait en chantant,
Et nous buvions dans cette auberge
Sous un amandier de printemps.
La Provence était claire et parfumée,
L'on sentait le fenouil dans la clarté divine
Où bleussaient quelques fumées,
Et nous allions vers Saint-Rémy dans les collines.
C'était plus que l'amour, c'était un beau Dimanche,
Le vieux Dimanche des Rameaux,
Et les petits enfants portaient des branches
Sur la route des Baux ;
J'étais ivre de sauge aromatique,
Et comme nous marchions couronnés d'olivier,
En passant sous les grands cyprès antiques
Je saluais les charretiers.

LE VIN

Le vin qu'on versera d'un doigt léger
Chez moi, ce soir, pour la Noël, à table,
Vient du petit village de Tavel.

Je le conserve

Entre deux vieux tonneaux cerclés de bois.
Prions les Dieux près de la cheminée.
Il gèle. Nous boirons ce vin d'automne
Dans une coupe.

Enfile ton caban doublé de cuir,
Nous veillerons en écoutant les chênes,
Le sol est dur, viens, il fait bon marcher
Sous les étoiles.

L'HIVER...

L'hiver revient toujours et, comme nos ancêtres,
Nous allumons du feu dans nos vieilles maisons,
Et nous réunissons nos cœurs et nos raisons,
Vieux ennemis debout dans le fond de nos êtres.

Le cœur songe au printemps où les Dieux étendus
Lèvent en souriant leurs têtes du feuillage,
Aux chariots d'Avril qui partent en voyage...
L'esprit songe aux grands cœurs qui ne reviendront plus.

L'ÂME

L'âme s'évanouit comme une onde qui passe,
Nous ne conservons rien de ce qui nous flétrit,
Le temps va s'abolir au néant de l'espace,
Le cœur va se dissoudre au néant de l'esprit.

Si la vie est un songe aux faces périssables
Et s'il n'en reste rien quand nous disparaissions,
O mon âme, pourquoi cherches-tu sans raisons
Les temples de la mer au vain pays des sables ?

LA CHAIR

Comme un Ange qui fuit, du vent dans les cheveux,
Quand nos mauvais destins tombent de tous les astres
Déchirant notre amour, désespérant nos vœux,
Le temps, lourd de douleurs, passe sur nos désastres.

Chair, boue épouvantable où germent des splendeurs,
Larges voiles d'azur qui doivent disparaître,
Mère mélancolique et profonde des êtres,
Sous le soleil vivant, je t'aime, ô toi qui meurs !

Grande fleur de clarté dans la nuit éternelle,
Le désir te dévore insatiablement.
Tu meurs sous ses baisers en d'étranges tourments,

Et pourtant je pensais, ô sœur tendre et cruelle,
Qu'une flamme immortelle illuminait ton sang,
Au temps où je t'aimais, quand je te croyais belle.

Il ne reste de toi qu'un espoir défendu
Que nous effacerons du Livre des Prières
Lorsque nous sortirons du Paradis perdu,
Si toutefois sous la lumière

Nous pouvons oublier les treilles du Jardin
Où l'on entend parler la bouche de la femme...
Il pleut dans la pinède et, ce soir, j'ai besoin
D'une seule âme.

ÉPITAPHE POUR POLYXÈNE,
LA FILLE DE PRIAM

Loin du cytise amer et loin de la fontaine
Les vents ont dispersé l'âme de Polyxène.
La fille de Priam n'a pas eu de tombeau ;
Ils ont brûlé son corps et jeté sur les eaux,
Un soir d'été, le vain tourbillon de ses cendres.
C'est pourquoi, par pitié de cette âme si tendre,
J'ai planté le cyprès d'une antique douleur,
Espérant qu'au delà des Sept Fleuves en pleurs,
A défaut de tombeau, les Accents et les Nombres,
O Zeus, consoleront la douleur de cette Ombre.

ULYSSE

Si tu veux que les Dieux créateurs de lumière
Abaissent sur tes yeux leurs regards souverains,
Fais graver au foyer, dans la meilleure pierre,
Le patient Ulysse en face du Destin.

Aime Ulysse, l'Aïeul de la Sagesse humaine,
Le grand Calomnié qui, sous les vents amers,
Egaré par les Dieux vengeurs aux longues haines,
Chercha pendant dix ans Ithaque sur les mers.

Il perdit compagnons, butins, nef sans se plaindre ;
La blonde Calypsô ni la brune Circé,
Amour, Enchantement, habitués à feindre,
Ne purent endormir ce grand cœur harassé.

Dépouillant les regrets chargés de vœux stériles,
L'œil sur sa volonté, poussant son bateau noir,
Il allait sous les caps, le long des hautes îles,
Vers Ithaque et ses Dieux comme vers un devoir.

Il vainquit. Relevant sa tête aventureuse,
L'œil léger, l'arc au poing, la flèche entre les dents,
Roi triomphal, Héros aux cuisses vigoureuses,
Il cloua sur le sol le cœur des Prétendants,
Et leurs âmes, leurs quarante âmes déjà creuses,
Conduites par Hermès fuyaient en gémissant.

Certes ce fut labeur de justice et prouesse
Plus forte que chair d'homme et digne d'un Héros.
Ulysse l'accomplit ; puis, ayant dans les eaux
Purifié ses bras et ses mains vengeresses,
Il monta sur sa couche et goûta le repos.

PRIÈRE POUR HERMÈS
LE CONDUCTEUR DES MORTS

Dieu de la mélodie étrange, ô Souverain
Des barques de la nuit qui transportent les âmes,
Toi qui sur l'Achéron prends les Morts par la main,
Lorsque le Batelier les pousse à coups de rame,

Hermès, mystérieux Hermès, Lampe des Morts,
Que l'appel incessant des Manes importune
Lorsqu'ils s'en vont pleurant la douceur de leurs corps...
Gardien des vieux marchés qui dorment sous la lune,

Ecoute, cette nuit, tout le long de la mer
Les Zodiaques bleus renouvellent leurs astres,
Et ravageant le temple où croulent tes pilastres
Les derniers Aquilons chassent le vieil hiver.

J'ai revu sur les eaux la splendeur des carènes,
Les vers du vieux Poète ont chanté dans mon cœur,
Je suis venu vers toi de ma Ville lointaine,
Tu conduisais les Morts en tenant une fleur.

Parmi eux, je le sais, toute ma Race d'Ombres
A suivi ton enchantement, et j'ai senti,
Ce soir, dans mon esprit, un souvenir moins sombre,
Nu, tremblant sous le vent de mars, anéanti

Par le poids du silence et cherchant la lumière
Avec l'effroi d'entrer en pays défendu,
Et je t'ai imploré sans savoir les prières
Du mystère d'Hermès depuis longtemps perdu,

Pour cette âme de ton royaume, ô Dieu des plantes
Et des lacs et des eaux souterraines, selon
La pitié de mon cœur et le chant triste et long
D'une mélancolie infiniment plus lente

Que la galère du Silence où ton espoir
Après un long voyage à la voile, à la rame,
Sous le grand Sanctuaire où s'assemblent les âmes,
Apporte une seule Ombre à l'escale du soir.

LA CARAVANE

Depuis qu'ils ont marché sur les mares sanglantes
Entre les carnassiers et les reptiles verts,
Les hommes vagabonds ont peuplé l'univers
De caravanes d'or éternelles et lentes.

Leur race qui sommeille aux pentes des forêts
Est partie un matin dans la plaine infinie,
Emportant comme un songe aux tentes de la vie
L'amour de la lumière et le chant des regrets.

Malgré mille périls la frêle caravane
A franchi les déserts où tout s'ensevelit,
Pour atteindre au delà des sables de l'oubli,
Un grand fleuve limpide à l'ombre des platanes.

Dans les villes du soir on évoque souvent,
Sous la lampe de bronze, à l'heure des prières,
Ces vieux peuples lointains qui dorment sous la terre
Où tout s'évanouit silencieusement.

C'est l'amour infini des races disparues
Qui nous enveloppa de son manteau d'espoir,
Depuis que nous aimons dans nos villes du soir
Leurs temples oubliés au fond des vieilles rues.

Pour mieux perpétuer ce souvenir profond,
Nos doigts pieux, nos doigts amis des pierres blanches,
Ont sculpté sur la tombe une Ombre qui se penche
Comme pour écouter si l'âme lui répond.

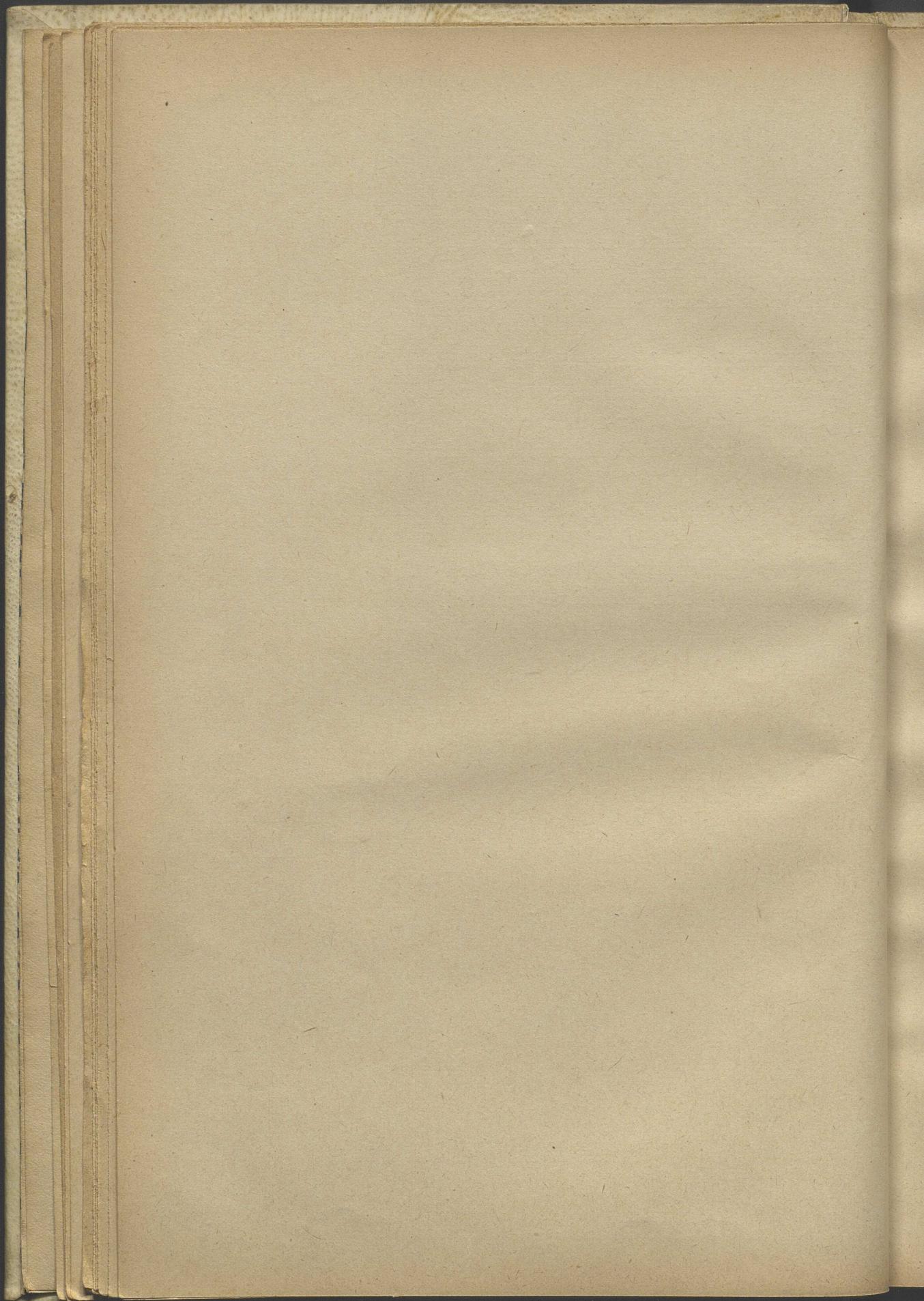
Au fond du Sanctuaire où bleussent les lampes,
Le Dieu tranquille et nu qui visita les morts
Croise ses longues mains plus blanches que son corps;
Un idéal amour illumina ses tempes.

A droite de son âme, un Apôtre inconnu
Se retourne un instant pour voir le Sanctuaire,
Tandis qu'une Déesse, ayant l'air d'une Mère,
Prie en joignant les mains pour ceux qui ne sont plus.

S'il est vrai qu'un Vivant, ayant ouvert le Livre
Où dorment les Vertus et les Ambitions,
Cherche au delà du ciel les vieilles nations
Qui songent sans espoir à la douceur de vivre,

Il faut que chaque femme en la Ville d'amour
Vienne s'agenouiller dans ce temple où repose
Un désir endormi à l'ombre d'une rose,
Comme un enfant perdu dans les jardins du jour,

Afin qu'un peu de rêve et qu'un peu de tendresse,
Mêlant leur mélodie à la réalité,
Gardent jalousement sur l'étang de l'été
Les colonnades d'or de la sainte jeunesse.



LE POÈME DES MORTS

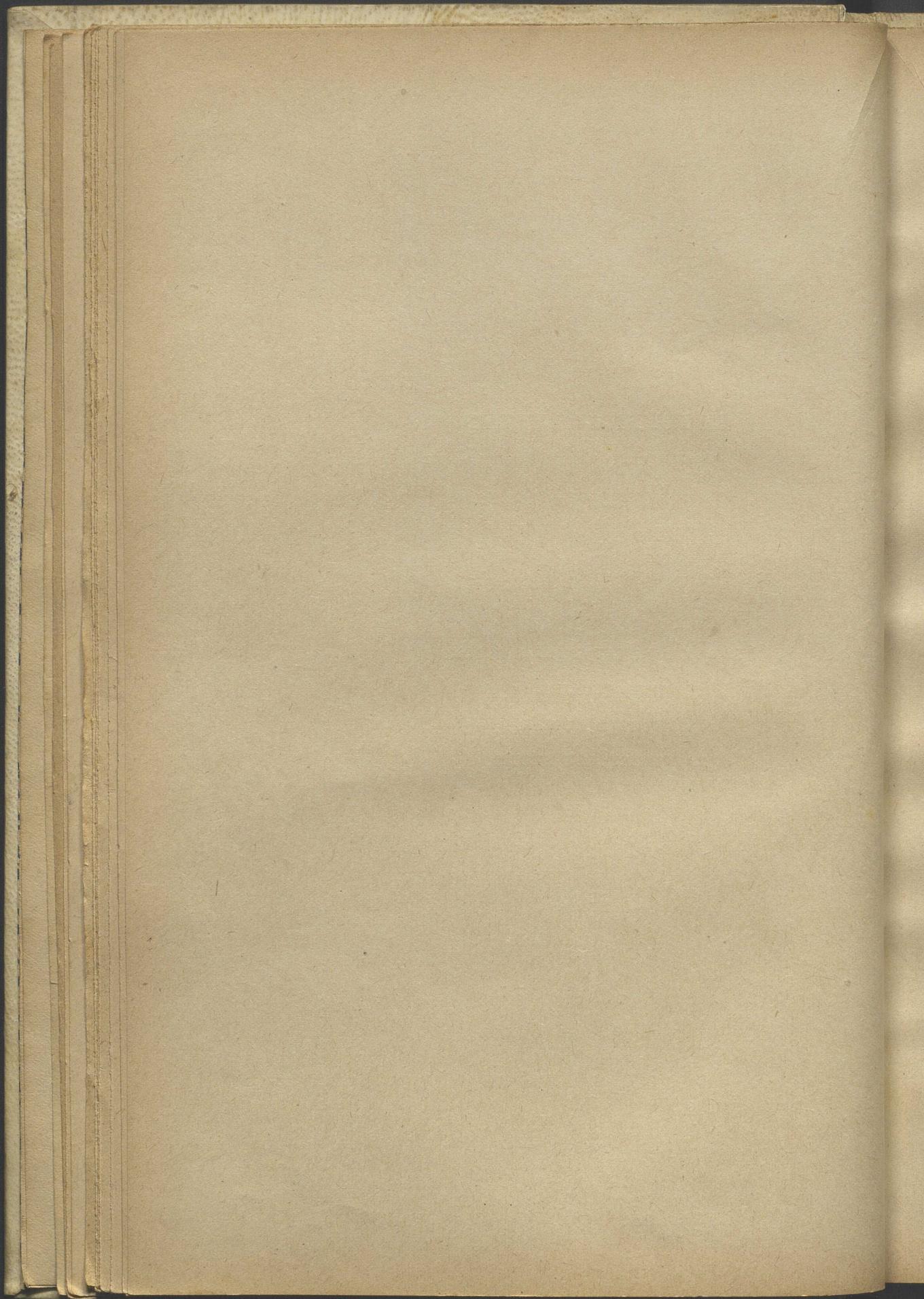
A Silvia

LE PAYSAGE EST PUR. LA MER.

UNE COLLINE.

LE SOIR TOMBE.

LA FEMME EST SEULE.



LA FEMME

Le vent du désespoir souffle dans mon esprit.
J'ai franchi tous les seuils et vu tous les mystères
Et j'ai, dans la Nuit même, au delà de la Terre,
Contemplé tous les maux dont mon âme souffrit.

Les voluptés d'amour sont de vaines tempêtes.
J'ai laissé dans leurs mains le plus pur de mon cœur,
Et si j'ai conservé dans toutes mes défaites
La haute volonté qui me sert de splendeur,

C'est qu'au fond de l'amour, victorieux ou sombre,
J'ai vu fatalement que le moment viendrait,
Où, le corps alourdi d'inutiles regrets,
Je devrais retomber dans l'empire des Ombres.

Puisqu'il faut s'en aller, pénétrons chez les Morts.

*Le Héros apparaît sur la colline
Et il dit :*

LE HÉROS

Femme, lève les yeux.

LA FEMME

Qui parle ?

LE HÉROS

Un homme.

LA FEMME

Alors,

Qu'il passe son chemin.

LE HÉROS

J'ai fini ma journée.

LA FEMME

Qu'attends-tu ?

LE HÉROS

J'ai besoin d'une autre destinée.

LA FEMME

Eloigne-toi de moi, si tu veux le repos.

Je suis la Femme.

LE HÉROS

Eh bien, moi, je suis le Héros.

LA FEMME

Mon cœur tremble.

LE HÉROS

Vois-tu, la nuit tombe. On élève
Près de la mer immense un pavillon de rêve.
Il flotte sur un cap en déroulant ses plis,
Tandis qu'au fond de l'ombre où tout s'ensevelit
On voit s'évanouir un vaisseau solitaire.

LA FEMME

O mon âme !

LE HÉROS

Il s'en va, sous le vent de la terre,
Vers l'île du silence en couvrant ses fanaux ;
Son étrave d'argent fait écumer les eaux,
Sur le pont déserté de tout son équipage,
Un matelot pensif rêve à d'anciens voyages,
Et tandis que la houle enveloppe en pleurant
Les desseins inconnus des voyageurs errants,
Le pilote surveille, en frissonnant peut-être,
Les constellations qui pourraient apparaître.

LA FEMME

Béni soit le vaisseau !

LE HÉROS

N'as-tu pas, comme lui
La crainte et le désir de traverser la nuit,
En voyant lentement de toutes parts éclore
Des ciels mystérieux pleins de longs météores ?

LA FEMME

Aucun enchantement ne saurait me calmer.
J'aime la vie et l'aime en souffrant de l'aimer.
Dévorant mes désirs aux lèvres surhumaines,
J'eus tant de voluptés que je les pris en haine.
Ma vie est impuissante à lasser mon amour.
Je veux mourir. Adieu. Dans l'empire du jour
Je ne laisserai pas, à la place où je tombe,
L'ombre d'un seul regret sur le bord de ma tombe.

LE HÉROS

Tu laisseras mon cœur qui ne peut t'oublier.

LA FEMME

Tais-toi.

LE HÉROS

Voici mon sang.

LA FEMME

Que veux-tu ?

LE HÉROS

Déplier,

Devant les voluptés où roulent tes caprices,
Le voile immaculé du premier sacrifice.
Sans alanguir mon âme aux douceurs de ton corps,
Je te précéderai sur la route des Morts.
Tu resteras en haut dans la sainte lumière.
Je ne veux rien de toi, pas même une prière.
Ma gloire est de t'aimer sans plier sous ta loi,
Car j'irai, toujours seul, plus glorieux qu'un roi,
Planter, bien au delà des Sept Fleuves funèbres,
L'arbre du Souvenir dans le cœur des ténèbres.

LA FEMME

Va, laisse-moi mourir. Je décevrais ton cœur,
Je n'enlace mes bras qu'aux hanches des vainqueurs,
Et si tu dois glisser jusqu'aux rivages sombres,
Comment pourrais-je aimer l'inanité d'une Ombre ?
Esclave de ma chair et de ma déraison,
Je n'apporte avec moi qu'un lot de trahisons,
Car tu sais que je suis, depuis que l'homme existe,
L'infiniment aimante et l'infiniment triste.
J'aspire à tous les cieus qu'on n'atteindra jamais.
Il n'est rien de meilleur ni rien de plus mauvais
Que ma tendresse immense, et je mêle en moi-même
Tout ce que l'on déteste à tout ce que l'on aime.

LE HÉROS

Oui, c'est bien là ton cœur, j'en reconnais l'appel.
Tes yeux pleurent dans l'ombre et s'ouvrent dans le ciel,
Ton âme inassouvie où sanglote l'automne,
Chante vers un printemps dont la lumière est bonne.
Je n'ai plus qu'un désir, celui de te revoir.
Je t'aime. Ne crains pas cet aveu de l'espoir.
Mon corps mortel, mon corps insensible à tes fièvres
Ne s'alanguira pas au baiser de tes lèvres.
Pour garder de ton âme un souvenir plus beau,
Mon amour sera pur comme une nappe d'eau.

LA FEMME

Se peut-il que je voie, au loin, sous les étoiles,
L'aube mélancolique et douce d'une voile?
Viendrait-elle vers moi ? Hélas ! depuis longtemps
Je bats tous les sentiers de l'ivresse et j'attends,
Au seuil silencieux de chaque sanctuaire,
Le mot qui franchira les portes du mystère.
Eh bien ! connais mon cœur. Tu as su me toucher.
Va, le Fleuve des morts, la barque et le Nocher
Ne sont rien pour celui qui, relevant son âme,
Veut revoir le Jardin où il vainquit la Femme.
Tu es l'homme qui cherche à devenir un Dieu.
Je ne te suivrai pas, afin que sur tes yeux

Rien ne vienne offusquer le rameau de lumière.
J'attendrai tón retour. Je serai la première
A saluer, debout sur le cap de l'été,
Ta Nef qui flottera vers l'Immortalité.
Jusque-là, je lirai, dans ma maison bien close,
Le Livre du voyage où tu mis une rose.
J'attendrai du mystère un grave et pur conseil
Et je mettrai dans l'ombre, à l'heure du sommeil,
Sachant qu'il faut aimer plus qu'il ne faut attendre,
L'espoir le plus profond et l'amour le plus tendre.

LE HÉROS

C'est bien, Femme. Il est temps d'affirmer cet amour.
La Nuit rame en silence aux rivages du jour,
Et bientôt ma figure et sa mélancolie
Tomberont au néant des formes abolies.
Je serai seulement, dans l'infini du soir,
Une Ombre qui te cherche et qui veut te revoir.
Si j'ai trop présumé de mes forces divines
Tu pleureras mon sang au bas de la colline.
Au moment de te dire un éternel adieu,
Je voudrais emporter un regard de tes yeux.
Il illuminerait l'ombre de ce Poème.

*Il se tait un instant, puis sans faire un geste,
il lève les yeux sur la Femme et il lui dit :*

C'est pour toi que je meurs.

LA FEMME, *simplement.*

Souviens-toi que je t'aime.

Alors le Héros s'éloigne.

Il disparaît derrière la colline.

L'ombre s'étend.

Le vent souffle légèrement.

La Femme pleure.

Un chien aboie dans la campagne.

LA PORTE DU POÈME

La porte du Poème où passèrent les Morts
S'est fermée à l'appel de quelque Enchanteresse.
Tout se tait, la nuit tombe et la lumière baisse.
C'est dans l'île du soir qu'un souvenir s'endort.

Les œuvres sans destin et les peines perdues
Glissent dans le néant comme dans l'infini ;
Le jardin du silence enferme dans l'oubli
Les plaintes que nos cœurs n'ont jamais entendues.

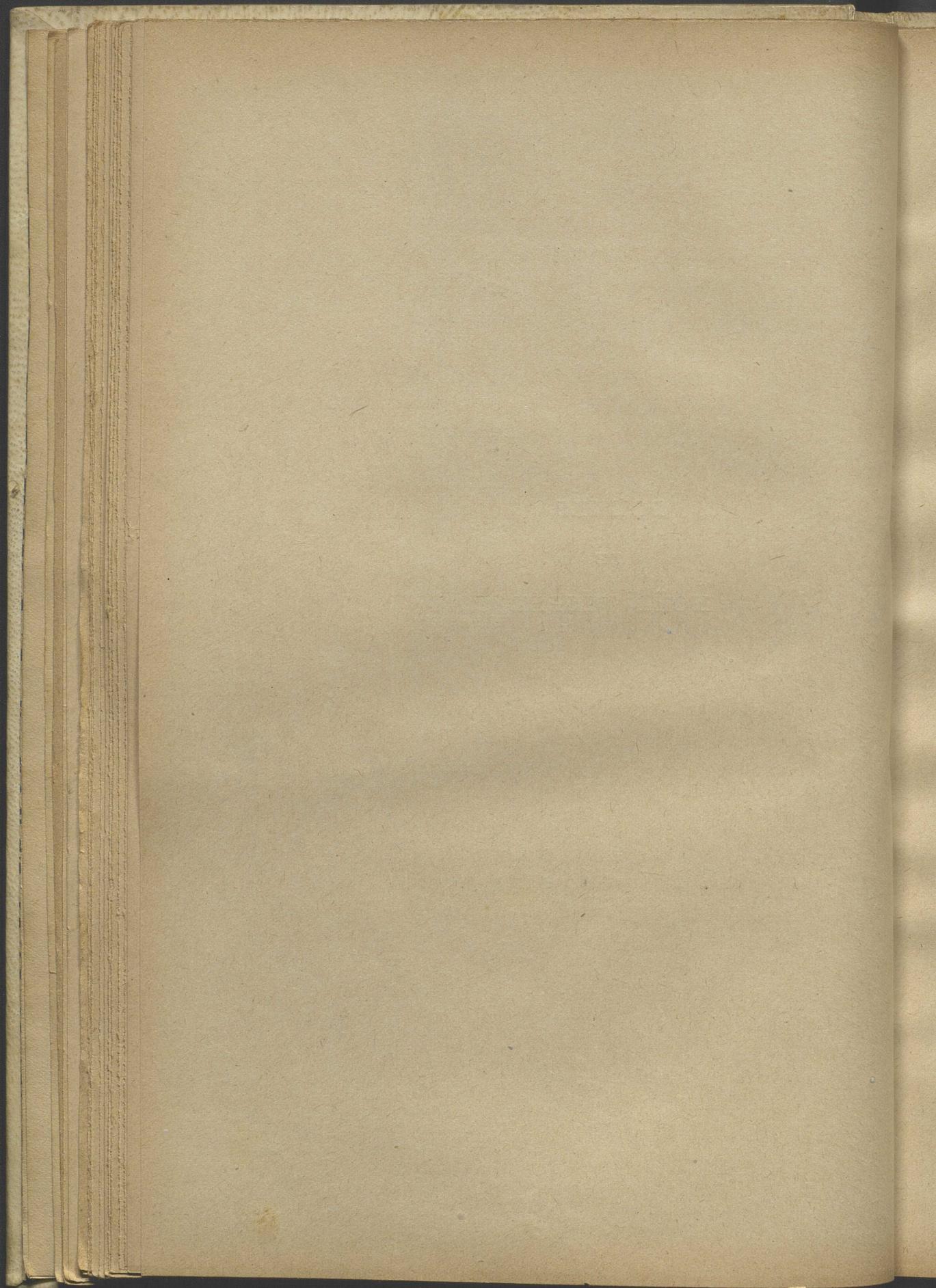
La porte colossale est toute en bronze noir.
Un mort y cisela d'une main frémissante,
A gauche, ô Solitude, une tendresse absente,
A droite, ô Souvenir, un fantôme, l'Espoir.

Car derrière la Mort qu'il écarte d'un geste
Impérieux et large en franchissant le seuil,
Ce désir qui grandit au fond de chaque deuil
S'épanouit alors comme une fleur céleste.

Par delà le néant du gouffre universel,
Il aperçoit enfin, loin des cieux solitaires,
Entre le soir du songe et l'aube du réel,
La mer fluide et bleue où flottent les mystères,

Où la Nef des clartés, la voile dans le vent,
Emporte en frémissant, vers ses métamorphoses,
Un Dieu mystérieux qui, debout à l'avant,
Tend vers son Idéal la tige d'une rose.

POÈMES
DE
NOËL VESPER



LA LUMIÈRE

Jours, divins artisans de nos joies méconnues,
Tisserands qui jetez sur des métiers nouveaux
Le fil entremêlé des saisons et des nues
Et le long des forêts l'arabesque des eaux !

Chevaliers qui montez, en fleurissant vos lances,
Des jardins d'Orient que vous avez conquis,
Encor tout embaumés de nocturnes silences,
Avec la poudre d'or sur vous des Paradis !

Et vous qui dévoilez, magnifique et profonde,
Plus ample que la mer, la source de l'azur,
Archanges suspendus aux deux pôles du monde
Par le seul mouvement du jour tranquille et pur !

Quand la lumière, paix, sérénité, merveille,
Equilibre où l'esprit divin semble imprimé,
Jaillit dans le matin, pour la goûter pareille
Tout l'Infini se penche, attentif et charmé !

Et nous, nous, entraînés par l'aveuglant délire,
Obstinés à ne voir, à ne chercher que nous,
Dupes également de nos pleurs et du rire,
Nous ignorons un ciel dont les cieus sont jaloux !

Car nous avons en nous, pour étonner nos âmes,
Formé par un abîme où le regard se perd,
Un soleil dont le jour développe les flammes,
Et l'Amour, dont l'éclat est plus pur que l'éther !

PANTA REI...

HÉRACLITE.

A regarder l'eau fuir dans l'immuable sens
Du fleuve vers la mer nous apprendrons l'amour,
Et si bien nous saurons qu'il n'a pas de retour
Comme il en faut jouir cependant qu'il est temps.

Mais mon cœur a des vœux sans cesse impénitents
Par qui s'émeut l'espoir d'un éternel séjour,
Sans nulle fuite et sans mouvement, dont l'entour
Aurait cette vertu de t'enfermer céans.

Ah! sans doute il vaut mieux glisser à la dérive,
Silencieusement, refuser toute rive,
Et pour trouver l'Amour s'en aller les yeux clos !

N'est-elle pas en Toi la paix définitive?
N'est-ce pas là le cher, le doux, le long repos,
Que de ne plus quitter ta marche fugitive ?

VERBA VITÆ ÆTERNÆ

Il est de simples mots, pleins de clartés humaines,
Qui passent dans le bruit des voix comme égarés,
Nus, candides, peureux, vagabonds effarés,
Que nous n'écoutons pas, les entendant à peine !

Mais ils se sont glissés dans un coin retiré
De notre âme distraite ouverte aux choses vaines,
Et nous n'en savons rien, tant que d'obscures peines
L'Amour n'a pas rempli le cœur désespéré.

Or, ces mots-là soudain se changent en fontaines,
Arrosant toute l'âme aux plus lointains domaines
Et plus l'âme est avide et plus l'eau pure en sort ;

Car ces mots étaient pleins de Dieu, quoique sans grâce;
Ils abreuvent l'esprit, ils franchissent l'espace,
Et par delà la vie ils pénètrent la mort !

LA RAISON

Quel ordre rigoureux préside à nos destins,
Si les plus libres vols réglés par leurs instincts,
Si les feuilles groupant leurs exacts verticilles
Ne l'enseignent pas moins que les astres dociles ;
Et si nous possédons, ou recherche ou reflet,
Cette raison dont l'ordre est la cause et l'effet :
Soit que nous poursuivions dans la masse confuse
Les éléments divers qu'un trait commun accuse,
Pour que les disposant, clairs et disciplinés,
Nous plantions des jalons dans nos champs sillonnés ;
Soit encor que, portant en nous des Formes pures,
Tout s'ordonne à l'appel de leurs architectures,
Comme au son de la lyre Amphion bâtissait ;
Soit enfin que, miroir d'un monde plus parfait,

L'âme discerne, étant du souvenir guidée,
Dans un être changeant le type de l'Idée ;
N'importe, quels que soient la cause et le besoin,
Un ordre est-il en nous, de l'Ordre il est témoin !
Rien ne peut s'ordonner qu'autour tout ne s'ordonne !
La raison voit et luit : c'est qu'un esprit rayonne !
Sitôt qu'en un seul point du primitif chaos
Un centre d'ordre naît, l'ordre entier est éclos !

Je pense, l'univers est donc intelligible !
Si j'apprends, mon effort rend le savoir possible !
Non ! non ! rien ne dément une nécessité :
L'univers est raison quand l'être est volonté !
L'acte exige la loi que veut la connaissance !
Tout mon être souscrit à mon intelligence !
Un ordre à rétablir est par nous désiré,
Le désordre, qu'est-il si l'ordre est ignoré ?
S'éveille-t-il en nous un espoir de justice,
Il faut un Dieu jaloux qu'un tel vœu s'accomplisse !
Et le monde soumis à de secrets appels
A dressé depuis lors d'unanimes autels. !

LA MORT

La bienheureuse mort pour l'espoir dont je brûle,
Qui tarde à m'entr'ouvrir une porte d'airain,
Malgré que de mes jours je semble souverain,
Ne me fait signe encore et mon instinct recule.

Ni ce cœur pour goûter du repos n'est serein,
— Quel âge glacera mon âme en sa cellule — ?
Ni ces fragiles mains où trop de sang circule,
Ne veulent renoncer à captiver demain !

Mais, ô mort, ne crois pas désormais me surprendre !
Même en te repoussant, je ne fais que t'attendre,
Puisqu'une fois, du moins, t'évoqua mon désir.

Et si l'ardente vie et la flamme amoureuse
Me roulent sur le lit des voluptés heureuses,
Je sentirai tes mains couronner mon plaisir !

LE VOYAGE

Les rivages heureux et les bords souhaités
Et les longs océans traversés d'un sillage,
Je les rêvais devant les fuites de nuages,
Et des fragments d'un ciel je formais des cités.

Car je te souhaitais, ô tourment du voyage,
Du nouveau, du divers, du libre et du vanté,
Qui rendent à l'esprit son élasticité,
Ductiles, s'écoulant par multiples images !

Et mon destin futur, que je ne vivrais pas,
De cet étroit jardin, qui limite mes pas,
Pressentait l'infini des routes et des ondes !

Noble instinct ! S'il ne vaut pour ce globe et ces lieux,
Incertain pour la terre, assuré pour les Mondes,
Serait-il le pilote habitué des cieux ?

DÉDICACE

L'ombre qui passait, ramassant vallons et collines dans son tablier, l'ombre qui les cueillait comme un enfant tous ses jouets, l'ombre a cueilli mon cœur.

L'ombre a cueilli mon cœur et l'emporte au delà, par-dessus collines, vallons et villages, vers des rêves doux comme ton visage, et l'ombre a fait mon cœur plus tragique ce soir.

C'est un cœur d'amant, non de sage. Ecoute mes pensées dans l'ombre et quels rêves y songent ! Leur source, leur clarté, leur sens c'est ton image. Ecoute-moi dans l'ombre !

L'AMITIÉ

Vous me réglez sur vous par la noble harmonie
Des pas à la mesure de la voix,

Semblable à cette ligne onduleuse des bois
Qui ferme la plaine infinie.

Sœur de l'eau dans la conque et du feu dans la nuit,
Vigilante et virginale,

Qui vous enveloppez du voile des Vestales
Pour entrer dans le bruit !

Sous les plis vous tenez plus secrète la lampe
Où brûle l'huile de mon toit,

L'Aurore brûle aussi flottante quelquefois
Dans le sein des vapeurs d'opale !

Beauté, chère beauté de l'Amitié suprême,
Perfection du cœur,

Quelle sorte subtile et rare de bonheur,
Vous accordez à qui vous aime,

Qu'il faille pour louer, merveilleux et vermeils,
Ces dons de la lumière,

Prendre de toute part à la nature entière
Les pleines mains d'un beau soleil ?

Recevez de mes bras qui les tiennent encore
Tous ces rayons que j'ai groupés ;

Que leur gerbe, sur vous augmentant ses clartés,
Soit comme un jour qui semble éclore !

VIRGILE

Les Vestales jetaient des figures de jonc
Dans le Tibre portant des nappes de jonquilles.

Alors sur les couffins préparés pour l'olive,
Les esclaves tressaient des nasses et des clisses.

Et je vous vis passant, je vous vis, ô Virgile !
Vous rêviez aux roseaux des rives
Que foule d'un sabot pesant une génisse !

PSYCHÉ

O Psyché ! ô Psyché ! quoi toujours la pareille !

Toujours même labeur d'infatigable abeille !

Toujours la même veille et le même souci !

Le même, qui remplit cette lampe d'argile
D'une huile vigilante et qui pourra durer
Jusqu'à l'aube, où viendra le jour tranquille — et vide,

Je le sais, ô Psyché, Psyché toujours avide !

LE CENTAURE

Passant, l'air n'est-il pas plus doux dans ce vallon ?
Quelle langueur subite attarde ton allure,
Et comment te voilà retenu d'un murmure,
Le souffle du zéphyre ou l'éveil d'un frelon ?

Hélas ! Poursuivrais-tu la divine aventure ?
Hâte plutôt ta course où tu le dois, selon
Ton austère devoir comme une aile au talon
Ou ton caprice encor d'une marche plus sûre !

Quelle paresse a pu conseiller le repos ?
Prends garde, il est parfois des voluptés perfides ;
Mais invoque, il est temps, les dieux, les dieux, tes guides !

Et que sans nul délai tu partes à propos,
O Passant, car c'est là, pitoyable Héros,
Que l'Amour m'imposa le collier et la bride !

DIONYSOS

Si l'orbe où je m'inscris, noir et dernier soleil,
Domine seulement les funèbres prairies,
Que je semble régner sur les âmes flétries,
Poudres d'astres, débris ternes du jour vermeil,

Je porte cependant la couronne des ailes
Et le thyrses, et je suis l'Hadès et l'Osiris.
Regarde bien le feu dont je brille, surpris
De mon nom jaillissant du cœur des étincelles.

Dis : c'est l'âme de Zeus, la même dont le char
Flamboyant d'Apollon disperse les pétales,
Les épis de la flamme et les chants des cigales ;

Et la même, ô lumière, où brûle le regard
Innocent de Psyché, triste de Perséphone,
Fait tourner sur les Morts sa mobile couronne !

DELPHES

Je nouerai de mes bras tes superbes genoux,
Car un jour qu'Apollon, nimbé de cheveux roux,
L'arc en main, assaillait de ses flèches divines
Les flancs nus et pressés des tremblantes collines
— Leur père, le neigeux Parnasse en a pleuré
Jadis, et l'on a vu d'un marbre déchiré
Jaillir dans une vasque, où l'onde se délie,
La Nymphe au corps glacé, l'âme de Castalie — !
Oui, rafraîchi par elle et brûlé par le Dieu,
Bien plus ! presque à demi piétiné sous l'essieu
Du quadriges flambant qui labourait les cimes,
Expirant, j'arrivai jusqu'aux portes sublimes.
Là, les marbres, les dieux, m'ont d'abord consolé ;
La cendre du guerrier pour sa ville immolé,

Les Trésors des cités, les Stades des Collèges,
Rendaient pieux les pas des hommes sacrilèges ;
Là, je respirai l'air héroïque, l'esprit
Fixé dans la clarté, hors de ce qui périt !
O colline immortelle où le Dieu fut le pâtre !
Je montais vers le Temple et puis vers le Théâtre.
Il est une déesse assise, et de longs plis
La drapent, descendant de ses genoux polis ;
Je la priai : « Déesse, ô genoux que je serre,
Que mes yeux soient voués à la pure lumière !
Ils ont assez pleuré ! Je dois, vous connaissant,
A de meilleurs travaux consacrer seul mon sang !
Déesse, animez-moi de courage ! Je pose
L'offrande d'un bouquet formé du laurier-rose,
Afin que, si je trouve un beau jour le plaisir,
Il vienne de la gloire autant que du désir !
Ne conduisez alors, à mon seuil de poète,
Comme une théorie aux jours sacrés de fête,
Que les saintes vertus qui portent le froment,
L'huile, les fruits, le miel, gaspillés de l'amant ! ».

L'ALTERNATIVE

J'y consens ! Désormais nous prendrons cette allée ;
Nous irons jusqu'au bout où l'arcade est formée :
Allons-nous disputer sur des arbres ? Jamais !
Vous préférez la garde austère des cyprès :
Suivons ! Mais j'avertis que l'épilogue impose
Le labyrinthe obscur ou le berceau de roses !

LE SILENCE

N'aime que le silence et ne crois plus qu'en lui,
Après le mensonge des âmes !

Il est seul vérité ! Seul, il offre l'appui,
Que le foyer donne à la flamme.

Certe, il n'a pas d'éclat, mais est-on consumé,
C'est sur lui qu'on retombe,

Et l'on se refroidit d'avoir en vain aimé,
Comme une cendre dans la tombe !

LE POÈTE

Quand l'art consolateur allume en mes ténèbres
Un flambeau dont l'éclat pourrait être immortel,
Mon nom, pour s'égalier au nom des plus célèbres,
N'a besoin que d'un prêtre attentif à l'autel.

Car j'ai dressé mon œuvre au cœur du sanctuaire,
Où brûle, sans jamais vaciller un moment,
Une flamme si pure et si droite et si claire
Qu'elle annonce l'ardeur de l'Immuable Amant !

Les Anges, attirés par sa lointaine étoile,
Descendent vers l'obscur vaisseau qui la contient
Et tendent à l'entour, comme un immense voile,
Leurs ailes dont le ciel recevait le soutien !

Appliqués à veiller sur la clarté nouvelle,
Ils s'étonnent pourtant de ce temple désert
Et que pas une voix à la foule n'épelle
L'Évangile nouveau d'un cœur qui s'est ouvert !

POÈMES DE HENRI BOSCO

I. Offrande.	1
II. Odelette du rêve.	2
III. Odelette du thym et de l'amour.	4
IV. Le Vin.	6
V. L'Hiver.	7
VI. L'Ame.	8
VII. La Chair	9
VIII. Eurydice, Eurydice.	11
IX. Epitaphe pour Polyxène, la fille de Priam.	14
X. Ulysse.	15
XI. Prière pour Hermès le conducteur des Morts.	17
XII. La Caravane.	19
XIII. Le Poème des Morts.	23
XIV. La Porte du Poème.	33

POÈMES DE NOEL VESPER

I. La Lumière.	37
II. Panta rei...	39
III. Verba vitæ eternæ.	41
IV. La Raison.	43
V. La Mort.	45
VI. Le Voyage.	47
VII. Dédicace.	49
VIII. L'Amitié.	50
IX. Virgile.	52
X. Psyché.	53
XI. Le Centaure.	54
XII. Dionysos.	56
XIII. Delphes.	58
XIV. L'Alternative.	60
XV. Le Silence.	61
XVI. Le Poète.	62

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 AVRIL 1925
PAR M. AUDIN ET CIE
DE LYON

9

